

Compte rendu, concert. DIJON, le 15 janv 2019. Chopin, Liszt, Schumann. Sophie Pacini, piano.

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, le 15 janvier 2019. Chopin, Liszt, Schumann. Sophie Pacini, piano... Le programme, romantique, redoutable aussi, est dépourvu de surprises, sinon celle de l'interprète. **Sophie Pacini** germano-italienne, vient d'avoir 27 ans. Malgré ses récompenses, ses enregistrements, ses récitals et concerts, elle demeure peu connue en France, et c'est bien dommage. Après la Seine musicale, avec un programme sensiblement différent, Dijon bénéficie de son apparition.

**Fascinante, mais
déconcertante**

Imposante de stature, son jeu athlétique, musclé, surprend autant par sa virtuosité singulière que par son approche personnelle d'œuvres qui sont dans toutes les oreilles. **C'est la Fantaisie -impromptu, opus 66 de Chopin**, qui ouvre le récital. Virile en diable, même si sa lecture conserve un aspect conventionnel, c'est du Prokofiev dans ce qu'il y a de plus puissant, voire féroce, avec des rythmiques exacerbées, accentuées comme jamais, sans que Donizetti soit là pour le cantabile. Les affirmations impérieuses l'emportent sur les confidences, la tendresse, la mélancolie, estompées, d'autant que les tempi sont toujours très soutenus. L'ample Polonaise-Fantaisie en la bémol porte la même empreinte : la tristesse, la douleur s'effacent devant l'exacerbation des tensions, de l'agitation, grandiose.



Les deux premières consolations de **Liszt**, singulièrement, nous font découvrir cette intimité que l'on attendait plus tôt. Retenue pour la première, fluide pour la seconde, elles respirent et leur poésie nous touche. La transcription de l'Ouverture de Tannhäuser est magistrale, servie par une virtuosité inspirée, de la marche qui s'enfle pour s'épuiser, avec émotion, en passant par la débauche folle du Venusberg, pour s'achever dans la douceur lumineuse du chœur, qui se mue en exaltation jubilatoire. L'énergie, la maîtrise à couper le souffle donnent à cette pièce une force comparable à celle de la version orchestrale.

Le Schumann du Carnaval nous interroge encore davantage que les deux pièces de Chopin. Il faut en chercher la poésie, le fantasque tant les mouvements adoptés, bien que contrastés, sont matière à une virtuosité éblouissante, démonstrative. Le flux continu, dépourvu de respirations, de césures, de silences, substitue une forme d'emportement rageur aux

bouffées d'émotion, aux incertitudes. L'urgence davantage que l'instabilité. Les tempi frénétiques, le staccato altèrent ces « scènes mignonnes » privées de séduction. Le piano est brillant autant que bruyant, métallique, monochrome, et ne s'accorde guère aux climats qu'appelle ce Carnaval. Au risque de sacrifier un instrument, il faudrait inciter Sophie Pacini à jouer sur un piano contemporain de ces œuvres : nul doute qu'elle serait conduite à substituer la force expressive au muscle et aux nerfs, pour une palette sonore enrichie.

Le bis offert (l'Allegro appassionato de Saint-Saëns) confirme qu'elle est bien là dans son élément, avec une virtuosité épanouie.

Compte rendu, récital, Dijon, Opéra, le 15 janvier 2019.
Chopin, Liszt, Schumann. Sophie Pacini, piano. Crédit
photographique © DR